Mars 1910. N° 5.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION
76, rue de Rennes, PARIS (VIe)
ABONNEMENTS : France (un an) **5** fr. Étranger (un an) **6** fr.
Le numéro : **0** fr. **50**

Mars 1910. N° 5.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

Directeur :
PALINGENIUS

Rédacteur en Chef :
MARNES

Secrétaire de la Rédaction :
MERCURANUS

ADMINISTRATION : 76, Rue de Rennes, PARIS (VIe)
Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, 76, rue de Rennes.

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

A NOS LECTEURS

Lorsque parut, il y a quelques mois, le premier numéro de cette Revue, certains purent croire, sur la foi de renseignements inexacts ou d'apparences trompeuses, qu'il s'agissait d'une publication spéciale, comme il en existe tant à notre époque. Notre titre est cependant le plus général qui puisse être, mais tant d'interprétations erronées ou incomplètes ont été données de ce mot de *Gnose*, il a été si souvent détourné de son acception véritable, que nous croyons nécessaire, afin de dissiper toute équivoque, de la rappeler ici à nouveau.

La Gnose, nous ne saurions trop le répéter, c'est la Connaissance intégrale, la Synthèse universelle, qui a pour objet la Vérité totale, une et immuable sous les formes diverses qu'elle a accidentellement revêtues suivant les temps et les pays. On peut donc dire que la Gnose est la racine commune de toutes les traditions particulières, de toutes les adaptations spécialisées, de toutes les révélations au sens propre du mot, qui ont donné naissance aux religions, aux initiations, toujours identiques au fond bien que différentes dans la forme. C'est pourquoi nous devons nous appuyer toujours sur la Tradition orthodoxe, que nous retrouvons dans toute sa pureté originelle, partout la même, sous la lettre des Livres sacrés, sous le voile des symboles et des rites initiatiques.

Notre programme est donc, pour le résumer en un mot, l'étude de la Science



« Nous ne décourageons personne, car nous ne nous croyons pas supérieurs aux autres ; mais nous n'engageons non plus personne, car nous n'avons pas de promesses à faire. C'est en lui-même que celui qui est capable de nous suivre trouvera la récompense de nous avoir suivis.

« Ainsi, faisons immédiatement la distinction nécessaire entre la Science (ou la Connaissance, la Gnose) et ce merveilleux que certains appellent la Magie. S'arrêter aux phénomènes magiques quand ils se rencontrent, et les observer au même titre que les autres phénomènes naturels, voilà qui est bien ; les suivre spécialement, voilà qui est inutile ; les provoquer, voilà qui est mauvais.

« La Magie est pour nous une science, et une science secondaire ; c'est, au sens latin du mot, un accident sur la route. Les ambitieux n'ont pas affaire chez nous, car nous ne faisons pas d'or ; ni les sentimentaux, car nous ne ressuscitons pas d'entre les morts ; ni les curieux, car il n'y a pas chez nous des prestidigitateurs.

« Pour nous, les esprits amoureux uniquement des phénomènes qu'ils appellent surnaturels parce qu'ils sont sans doute au-dessus de leur entendement naturel, sont des intelligences insuffisantes, propres surtout à embarrasser, et parfois à ridiculiser les méthodes ; nous désirons infiniment n'en voir jamais parmi nous. »

C'est sur ces mots que nous terminerons, pensant en avoir dit assez pour montrer quelles sont nos intentions, et nous souhaitons à nos lecteurs de semblables dispositions pour atteindre le but unique que nous nous proposons, la Connaissance parfaite par laquelle s'acquiert l'éternelle Béatitude.

La Direction.

LA SYNARCHIE

La Synarchie est le terme par lequel on connaît le mieux l'œuvre de notre regretté Maître Occidental, Saint-Yves d'Alveydre, et avec raison, car cette remarquable institution est bien l'âme même de ses travaux, comme la *Mission des Juifs* en est le chef-d'œuvre capital.

Cependant, on ne connaît pas toujours avec assez de précision la distribution des fonctions sociales qui caractérise la Synarchie, et, à cause de cela, on n'en apprécie pas assez la valeur immédiatement pratique ; on ne sait pas la simplicité de son application. La raison en est que son exposé et ses principes mêmes ont été partagés par Saint-Yves en trois ouvrages distincts qui avaient pour but d'en démontrer autant de faces différentes.

La Synarchie, synthèse harmonieuse des formes constitutionnelles principales, est fondée sur une série de principes qu'il faut d'abord poser :

1° La Société humaine est un organisme analogue à l'être humain indi-

ésotérique, une comme la Vérité elle-même ; nous laissons à l'exotérisme toutes les spécialisations et toutes les analyses, les sciences expérimentales, les systèmes philosophiques, les religions extérieures. Il en est à qui ce domaine de l'exotérisme suffit, qui n'éprouvent pas le besoin d'aller plus loin, qui peut-être ne le pourraient pas ; ce n'est pas à ceux-là que nous nous adressons, mais seulement à ceux, beaucoup moins nombreux, qui ont compris que ce n'est point dans cette recherche fragmentaire et analytique qu'ils parviendront à trouver la Vérité. En effet, et ceci est un point sur lequel nous insistons tout particulièrement, il est impossible d'arriver à la Synthèse par l'analyse ; autant vaudrait chercher à limiter l'Infini, ou à enfermer le Tout dans une de ses parties ; et, si nous y insistons, c'est parce que l'erreur que nous signalons ici est celle qui condamne fatalement à l'impuissance tous les efforts des savants occidentaux modernes.

Une autre remarque que nous devons faire ici, et qui d'ailleurs résulte immédiatement de ce qui précède, c'est que la Gnose ne doit pas être confondue, comme elle l'est bien souvent à tort, avec ce qu'on appelle le Gnosticisme ; celui-ci n'en est qu'une adaptation particulière, que nous étudions au même titre que toutes les autres formes de la Tradition. Mais ce qui nous importe le plus, c'est d'exposer, dans la mesure où cela est possible, la doctrine métaphysique qui se dégage de toutes ces formes, de la façon que nous penserons la plus compréhensible et la plus facilement assimilable pour l'esprit du lecteur. En effet, la Vérité est objet de connaissance, donc de certitude, et non de croyance (bien qu'évidemment des êtres relatifs ne puissent pas connaître absolument la Vérité) ; or, pour connaître, il faut nécessairement comprendre. Pour nous, il n'y a donc point de dogmes, mais seulement des vérités qui peuvent se démontrer ou s'assentir ; il n'y a point de mystères, sauf ce qui, par son essence même, est incommunicable. C'est pourquoi nous pensons que les arcanes se défendent d'eux-mêmes contre l'indiscrétion des profanes, et nous n'hésitons pas à proclamer hautement les vérités que nous pouvons connaître (dans le domaine de l'idée pure, bien entendu), car la Lumière ne fait qu'aveugler ceux qui sont incapables de la recevoir.

Enfin, pour éviter de regrettables confusions, et pour rendre impossible toute assimilation des études auxquelles cette Revue est consacrée avec celles que poursuivent, sur un tout autre plan, certains investigateurs qui se donnent à eux-mêmes des appellations diverses, occultistes, théosophistes, spiritualistes, et qui sont généralement des expérimentateurs (voir à ce sujet, dans le n° 2, *La Gnose et les Ecoles spiritualistes*), nous ne saurions mieux faire que de reproduire, en faisant nôtres les idées qui y sont exprimées, quelques lignes extraites du programme de *La Voie* (n° 1, 15 avril 1904).

« La Science ne nous permet, la Tradition ne nous conseille de nous adresser qu'à une élite ; viendra à nous qui voudra, marchera avec nous qui pourra. Cette déclaration n'est pas un aveu d'orgueil ; nous sommes de très simples serviteurs de la Vérité hautaine. Les gardiens d'un trésor peuvent être à la fois très pauvres et incorruptibles ; nous avouons humblement notre pauvreté, et c'est le trésor lui-même qui fait la difficulté de notre accès.

L'Autorité est distincte du Pouvoir ; le cumul en est absolument interdit ; le Pouvoir temporel est distinct du spirituel.

En outre, la liberté est ici tout entière chez les gouvernés ; les gouvernants, au contraire, sont liés de deux parts, mais ils ont seuls l'exercice du Pouvoir.

Ce sera donc l'opposé de toute tyrannie.

Il reste à faire une observation :

Dans tout ce qui précède, il s'agit d'expression et de réalisation de volontés ; par conséquent, de la vie psychique pour ainsi dire ; la vie matérielle a d'autres intérêts ; ceux-là sont plus individuels ; l'unité s'y règle plus sur l'intérêt personnel ; elle se fait pour ainsi dire d'en-bas, tandis que, dans les autres fonctions, elle vient d'en-haut. *L'Economie* aura donc sa place spéciale où la liberté dominera.

De même, et inversement, la *Vie mentale* sera plus impérative, comme venant du Verbe ; mais elle ne s'imposera qu'à la conscience et par l'Autorité.

Il y aura donc trois règles qui devront pénétrer et varier les trois sortes de vies ; c'est-à-dire que dans chacune des trois fonctions principales, il faudra distinguer trois subdivisions :

l'une représentant la Loi supérieure du Verbe, ou Mentalité ;

l'autre la Loi sociale confiée au Pouvoir ;

la troisième la Loi économique laissée à la décision la plus libre de l'Electorat.

Ces principes vont suffire à faire comprendre la distribution suivante des fonctions qui constitue la Synarchie ; la place manque pour la commenter, mais le tableau en est sans doute assez clair.

I. — Vie Economique. — Electorat.

(Volontés individuelles prises dans leur totalité.)

Principe d'organisation démocratique.

Réalisation de la Liberté.

(Par trois Collèges électoraux nommés au suffrage universel, qui vont être désignés, et par la rédaction de cahiers publics.)

Résultat :

Trois Collèges électoraux : 1° (spirituel) d'Enseignement (ou de vie intellectuelle) ; — 2° (judiciaire) de Pouvoir juridique ; — 3° (matériel) de Pouvoir économique.

II. — Vie Morale. — Gouvernement.

(Union des deux volontés : Universelle et individuelle.)

Principe d'organisation aristocratique.

Réalisation de l'Egalité.

Election, par les Collèges électoraux ci-dessus, de trois Conseils : 1° Conseil

viduel, c'est-à-dire composé d'un corps, d'une âme sentimentale et d'une mentalité ;

2° Dans la Société, comme dans le Cosmos, comme chez l'Homme, la Mentalité, le Verbe est ou doit être l'inspirateur ou le directeur de toute action ; mais l'Homme a reçu la liberté d'accepter ses décisions ou de s'y refuser sous sa responsabilité. La Société doit avoir de même la faculté d'accepter les préceptes du Corps social qui lui fera connaître son verbe, ou de s'y refuser ;

3° Cependant, pour assurer son unité, la Nation a besoin de se faire une règle de conduite qu'elle imposera à tous ses membres, une Loi commune que certains officiers feront appliquer au besoin par la contrainte ; il faut un gouvernement politique.

A cause de la responsabilité qui est le corollaire de la liberté des citoyens, la Loi doit être l'expression de leur volonté commune, et ceux qui l'exécutent ne peuvent être que leurs délégués, leurs mandataires.

Ces mandataires sont nécessairement distincts de ces hommes supérieurement distingués qui représentent le Verbe. Car, si le Verbe n'oblige pas, il peut encore moins être soumis aux fluctuations de la volonté publique. Il est la Volonté Universelle.

Première conséquence : La Société a trois fonctions principales, trois modalités dans sa vie :

Une vie spirituelle par laquelle elle entend la Volonté et reçoit les secours du Verbe ;

Une vie commune par laquelle elle exprime sa propre volonté sociale ;

Une vie politique qui traduit cette volonté en Loi, qui fait exécuter cette Loi, et qui assure le fonctionnement intérieur ou la protection extérieure du Corps social dans son Unité.

Deuxième conséquence : L'expression sociale du Verbe, ou de la Volonté Universelle, est une fonction complètement distincte des deux autres, et indépendante de chacune d'elles. C'est l'*Autorité* : son essence est la *Fraternité*. Elle est la fonction du Sacerdoce.

L'expression de la volonté sociale appartient à chaque citoyen, et est la condensation des volontés individuelles ; elle est complètement libre ; elle doit se manifester par l'élection de mandataires chargés de la faire exécuter, en vertu de mandats impératifs. C'est la fonction d'*Electorat*, ou des gouvernés : son essence est la *Liberté*.

La réalisation de cette volonté par les mandataires du peuple n'est pas indépendante ; elle est liée d'abord par le mandat des électeurs. Elle doit être liée d'un autre côté par les préceptes du Verbe ; c'est d'après ces préceptes que la Volonté nationale doit être traduite en Loi. Cette fonction intermédiaire, subordonnée aux deux autres et les rassemblant pour leur donner la réalité pratique, constitue le *Pouvoir* c'est la fonction des gouvernants. Elle est double : établissement de la Loi, application de la Loi ; son essence est l'*Egalité*.

Ainsi, principes fondamentaux :

d'éclairer les hommes, afin de leur apprendre à travailler utilement, en pleine conformité avec les finalités mêmes de leur existence. Or, pour éclairer les hommes, il faut les débarrasser tout d'abord de tout ce qui peut les empêcher de voir la Lumière. On y parvient en les soumettant à certaines purifications, destinées à éliminer les scories hétérogènes, causes de l'opacité des enveloppes qui servent d'écorces protectrices au noyau spirituel humain. Dès que celles-ci deviennent limpides, leur transparence parfaite laisse pénétrer les rayons de la Lumière extérieure jusqu'au centre conscient de l'initié. Tout son être, alors, s'en sature progressivement, jusqu'à ce qu'il soit devenu un Illuminé, dans le sens le plus élevé du mot, autrement dit un Adepte, transformé désormais lui-même en un foyer rayonnant de Lumière.

« L'initiation maçonnique comporte ainsi trois phases distinctes, consacrées successivement à la découverte, à l'assimilation et à la propagation de la Lumière. Ces phases sont représentées par les trois grades d'Apprenti, Compagnon et Maître, qui correspondent à la triple mission des Maçons, consistant à rechercher d'abord, afin de posséder ensuite, et pouvoir finalement répandre la Lumière.

« Le nombre de ces grades est absolu : il ne saurait y en avoir que trois, ni plus ni moins. L'invention des différents systèmes dits de hauts grades ne repose que sur une équivoque, qui a fait confondre les grades initiatiques, strictement limités au nombre de trois, avec les degrés de l'initiation, dont la multiplicité est nécessairement indéfinie.

« Les grades initiatiques correspondent au triple programme poursuivi par l'initiation maçonnique. Ils apportent dans leur ésotérisme une solution aux trois questions de l'énigme du Sphinx : d'où venons-nous ? que sommes-nous ? où allons-nous ? et ils répondent par là à tout ce qui peut intéresser l'homme. Ils sont immuables dans leurs caractères fondamentaux, et forment dans leur trinité un tout complet, auquel il n'y a rien à ajouter ni à retrancher : l'Apprentissage et le Compagnonnage sont les deux piliers qui supportent la Maîtrise.

« Quant aux degrés de l'initiation, ils permettent à l'initié de pénétrer plus ou moins profondément dans l'ésotérisme de chaque grade ; il en résulte un nombre indéfini de manières différentes d'entrer en possession des trois grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître. On peut n'en posséder que la forme extérieure, la lettre incomprise ; en Maçonnerie, comme partout, il y a, sous ce rapport, beaucoup d'appelés et peu d'élus, car il n'est donné qu'aux initiés véritables de saisir l'esprit intime des grades initiatiques. Chacun n'y parvient pas, du reste, avec le même succès ; on sort à peine, le plus souvent, de l'ignorance ésotérique, sans s'avancer d'une manière décidée vers la Connaissance intégrale, vers la Gnose parfaite.

« Celle-ci, que figure en Maçonnerie la lettre G.·. de l'Etoile Flamboyante, s'applique simultanément au programme de recherches intellectuelles et d'entraînement moral des trois grades d'Apprenti, Compagnon et Maître. Elle cherche, avec l'Apprentissage, à pénétrer le mystère de l'origine des choses ; avec le Compagnonnage, elle dévoile le secret de la nature de l'homme, et révèle, avec la Maîtrise, les arcanes de la destinée future des êtres. Elle en-

d'Autorité (ou spirituel) ; — 2° Conseil de Pouvoir (ou judiciaire) ; — 3° Conseil d'Economie (ou matériel).

Chargés de confectionner la Loi.

Nota : Les conseillers ne peuvent être élus que parmi les candidats désignés par l'*Autorité*, au moyen d'examens.

Pour l'exécution de la Loi, c'est-à-dire pour le Gouvernement proprement dit, les trois Conseils nomment respectivement, par élection, trois Ministères : 1° de Vie intellectuelle (le *Primat*) ; 2° de Vie Morale (le *Souverain Justicier*) ; 3° de Vie Economique (le *Grand Econome*).

Le Souverain Justicier est le chef du Pouvoir Exécutif.

III. — Vie Spirituelle. — Autorité.

(Volonté Universelle assentie.)

Principe d'organisation monarchique.

Réalisation de la Fraternité.

(Par une hiérarchie sacerdotale recrutée au moyen de l'Initiation et couronnée par un Pontificat Suprême).

Elle remplit trois fonctions :

de Sacerdoce (Enseignement de la Science sacrée, Théurgie, Initiation) ;

d'Enseignement théorique de tout genre (la science ordinaire et les examens des candidats au Pouvoir) ;

et de Culte public.

F.-Ch. Barlet.

LA GNOSE ET LA FRANC-MAÇONNERIE

« La Gnose, a dit le T.·. Ill.·. F.·. Albert Pike, est l'essence et la moëlle de la Franc-Maçonnerie. » Ce qu'il faut entendre ici par Gnose, c'est la Connaissance traditionnelle qui constitue le fonds commun de toutes les initiations, et dont les doctrines et les symboles se sont transmis, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, à travers toutes les Fraternités secrètes dont la longue chaîne n'a jamais été interrompue.

Toute doctrine ésotérique ne peut se transmettre que par une initiation, et toute initiation comprend nécessairement plusieurs phases successives, auxquelles correspondent autant de grades différents. Ces grades et ces phases peuvent toujours se ramener à trois ; on peut les considérer comme marquant les trois âges de l'initié, ou les trois époques de son éducation, et les caractériser respectivement par ces trois mots : naître, croître, produire. Voici ce que dit à ce sujet le F.·. Oswald Wirth : « L'initiation maçonnique a pour but

DISCOURS SUR LE SYMBOLISME DU NOM D'ISIS

Prononcé par le F.·. Jules Doinel à l'inauguration de la R.·. L.·. Les Adeptes d'Isis-Montyon, *à l'O.·. d'Orléans.*

TT.·. CC.·. FF.·.,

Dieu se manifeste par le soleil, voilà le fond de la doctrine secrète de Misraïm. Un Dieu abstrait, tel que l'a conçu la pensée subtile des Platon, des Aristote, des Descartes, des Spinoza, des Hégel, n'a jamais été compris de l'Humanité ; elle cherchait un Dieu vivant, dont elle sentît la lumière et constatât la vigueur. Les Loges Egyptiennes, nos aïeules vénérables, adoraient l'énergie du monde, l'unité des forces physiques, sous l'emblême du père de la clarté, de l'astre étincelant qui règle le jour et dirige les saisons. L'Unité, le Monisme, comme on dit aujourd'hui, constituaient l'étoffe du dogme, et cette Unité, ce Monisme, se cachait sous la multiplicité des formes hiératiques.

Phthah, Sokhar, Râ, Osiris offraient des aspects variés de la substance primordiale.

On multipliait ces formes, on pluralisait ces noms divins. La substance demeurait une et immuable. Les apparences sacrées étaient le vêtement de la pensée des sages. Comme nous, les initiés des hypogées ne reconnaissaient que l'Energie, le mouvement unique, voilés sous les divins personnages du Panthéon mystique.

Prêtons l'oreille aux échos de l'ancienne initiation : « Il traverse l'éternité, il est pour toujours », disent les maximes d'Ani. « Il est le Maître de l'Eternité sans bornes », répond le *Todtenbuch,* et il ajoute : « On ne le saisit point par les mains. » Le papyrus Harris nous révèle « qu'il est le prodige des formes sacrées que nul ne comprend ; que son étendue se dilate sans limites ». Et le *Todtenbuch* dit encore : « Ce qui est, est dans son sein. Ce qui n'est pas, vit dans son flanc. »

Aussi le secret des mystères était-il imposé aux adeptes. On leur ordonnait de couvrir d'un voile tout ce qu'ils avaient vu dans les assemblées.

Mariette-Bey, l'illustre égyptologue, a déchiffré sous les hiéroglyphes du monument d'Abydos cette pensée remarquable : « La société des dieux se totalise en un seul cœur. » Le mot *vérité,* « *Ma* », l'idée que ce mot renferme, étaient représentés par un signe maçonnique : *la règle,* « *Maat* ». Et le nom d' « œuvres de vérité » était donné aux ouvrages parfaits des Compagnons Egyptiens.

Le soleil était donc la manifestation divine, le corps de Dieu. Dieu, dit le papyrus magique cité plus haut, Dieu se cache dans la prunelle de l'astre et rayonne par son œil lumineux. Et Dieu ainsi figuré se nommait Ammon-Râ.

seigne, en outre, à l'Apprenti à élever jusqu'à leur plus haute puissance les forces qu'il porte en lui-même ; elle montre au Compagnon comment il peut attirer à lui les forces ambiantes, et apprend au Maître à régir en souverain la nature soumise au sceptre de son intelligence. Il ne faut pas oublier, en cela, que l'initiation maçonnique se rapporte au Grand Art, à l'Art Sacerdotal et Royal des anciens initiés. » (*L'Initiation Maçonnique*, article publié dans *L'Initiation*, 4e année, nº 4, janvier 1891.)

L'organisation initiatique, telle qu'elle est ici indiquée dans ses traits essentiels, existait dès l'origine dans le Gnosticisme comme dans toutes les autres formes de la Tradition. C'est ce qui explique les liens qui ont toujours uni le Gnosticisme et la Maçonnerie, liens que nous montrerons mieux encore en reproduisant quelques discours maçonniques (déjà publiés autrefois dans *La Chaîne d'Union*) du F.·. Jules Doinel (T Valentin), qui fut, en même temps que Patriarche de l'Eglise Gnostique, membre du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France.

Sans vouloir traiter ici la question si complexe des origines historiques de la Maçonnerie, nous rappellerons simplement que la Maçonnerie moderne, sous la forme que nous lui connaissons actuellement, est résultée d'une fusion partielle des Rose-Croix, qui avaient conservé la doctrine gnostique depuis le moyen-âge, avec les anciennes corporations de Maçons Constructeurs, dont les outils avaient déjà été employés d'ailleurs comme symboles par les philosophes hermétiques, ainsi qu'on le voit en particulier dans une figure de Basile Valentin. (Voir à ce sujet *Le Livre de l'Apprenti*, par le F.·. Oswald Wirth, pp. 24 à 29 de la nouvelle édition.)

Mais, en laissant de côté pour le moment le point de vue restreint du Gnosticisme, nous insisterons surtout sur le fait que l'initiation maçonnique, comme d'ailleurs toute initiation, a pour but l'obtention de la Connaissance intégrale, qui est la Gnose au sens véritable du mot. Nous pouvons dire que c'est cette Connaissance même qui, à proprement parler, constitue réellement le secret maçonnique, et c'est pourquoi ce secret est essentiellement incommunicable.

Pour terminer, et afin d'écarter toute équivoque, nous dirons que, pour nous, la Maçonnerie ne peut et ne doit se rattacher à aucune opinion philosophique particulière, qu'elle n'est pas plus spiritualiste que matérialiste, pas plus déiste qu'athée ou panthéiste, dans le sens que l'on donne d'ordinaire à ces diverses dénominations, parce qu'elle doit être purement et simplement la Maçonnerie. Chacun de ses membres, en entrant dans le Temple, doit se dépouiller de sa personnalité profane, et faire abstraction de tout ce qui est étranger aux principes fondamentaux de la Maçonnerie, principes sur lesquels tous doivent s'unir pour travailler en commun au Grand Œuvre de la Construction universelle.

T PALINGÉNIUS.

succède au vieillard disparu. La mort est vaincue par l'immortalité, comme Set est vaincu par Horus. Isis est le principe féminin, le réservoir qui recueille la mort et fait germer la vie. Ainsi la terre absorbe la semence et rend l'épi doré qui nourrit la race humaine. Isis est symbolisée dans nos temples par le G.·. qui luit sur l'Orient.

Isis était la grande déesse d'Egypte ; son culte passa en Grèce, de Grèce en Italie ; d'Italie, les légions romaines le transportèrent dans notre Gaule, sur notre terre Carnute, dans les plaines d'Izy et d'Ezy (Beauce), à Iseure (Allier), et dans les localités nombreuses de la patrie celtique.

Aujourd'hui, son vocable vénéré décore notre Loge nouvelle, et le Grand Orient associe son éclat à l'éclat traditionnel de ce grand nom. Salut à leur double lumière ! Mais ce n'est pas, RR.·. FF.·., pour relever les autels de la divinité chassée par Jésus le Nazaréen que nous avons ouvert un Atelier sous les auspices d'un nom jadis plein de prestige. Nous n'adorons pas les symboles. Ils ne sont pour nous que le voile transparent des idées.

Isis figure la femme, l'être gracieux, puissant et doux, par qui l'espèce intelligente se continue dans ce monde.

Elle est la Veuve de la légende hiéramique. Ceux à qui « l'acacia est connu » n'ignorent pas le sens et le secret de son influence souveraine.

Elle symbolise la Nature, la génératrice des choses, la grand'mère universelle, la source de la vie, la matière et le mouvement. Et cette force immanente que notre langue secrète appelle le Grand Architecte de l'Univers, Apulée, l'hiérophante, la célébrait dans ses *Métamorphoses*. Enfin, elle représente pour nous, dans cette lutte incessante que nous soutenons contre toutes les erreurs et contre tous les préjugés, la recherche de la Vérité : Vérité dispersée dans le *Cosmos* et dans l'intelligence, comme les parties du corps immolé d'Osiris.

Vérité que la raison cherche le long des fleuves du Savoir, comme Isis cherchait les membres du dieu le long du Nil couvert de lotus.

Vérité dont nous recueillons les fragments épars comme la déesse recueillait ceux de son époux divin. Vérité enfin qui s'anime à la vie, sous les baisers passionnés de la Science, comme l'enfant Horus sous les baisers et les larmes de la déesse.

Voilà, RR.·. F.·., notre religion maçonnique ! Cette Vérité, nous la demandons à l'expérience, à la réflexion, à l'étude, à la matière, à l'esprit ; nous scrutons les lois du monde physique, les lois du monde moral. Nous plongeons dans l'Océan de l'idée, non pas comme le plongeur de la ballade pour rapporter des profondeurs la coupe d'or du vieux roi de Thulé, mais pour rapporter, s'il est possible, le secret de la Philosophie.

Voilà notre Isis, voilà notre culte ; RR.·. FF.·., voilà le but de nos travaux. Que cette fête solennelle soit un jour de triomphe et d'espoir, un jour de fraternelle aspiration vers le progrès que consacrera l'avenir.

T.·. Ill.·. Délégué du Grand Orient, vous êtes le représentant de la Vraie Lumière ; nous vous saluons, et nous inaugurons nos travaux sous votre heureuse direction. T.·. C.·. V.·., vous siégez à cet Orient sous le G.·. symbolique ; nous vénérons votre personne et vos fonctions augustes. Vous tous,

Le soleil exprimait le mouvement éternel par son aurore et par son couchant glorieux. Le drame solaire, c'était l'histoire de Dieu. Et à chacune des phases de ce drame, quand l'astre se levait à l'Orient, quand il flamboyait dans son Midi, ou quand il s'envelissait dans les pourpres de l'Occident, l'initiation faisait correspondre une appellation différente du Principe absolu.

Le soleil engendrait ses phases diurnes et nocturnes « en forniquant en lui-même », dit le *Todtenbuch.* Il s'appelait Apis, Mnévis, Phthah, Noum, Anouké, Sati, Thoth, Safek, Selk, Shou, et se balançait entre Nout et Seb, c'est-à-dire entre le ciel immense et la terre féconde.

Les vertus productives de l'astre prenaient des noms de déesses : Sekhet, Efnout, Menhit, Bast, et surtout Isis.

Etudions le symbolisme de ce nom mystérieux dont l'attrait captiva les générations disparues qui le proclamaient comme le nom de la Reine du Ciel. Le Dieu-soleil, sous le nom de Râ, achève sa course éclatante ; il entre dans le crépuscule du soir, sous le nom de Toum ou d'Atoum. A peine a-t-il disparu dans son abyme occidental, pendant que l'horizon est encore teint de ses couleurs violettes, que les adeptes s'écrient dans les Loges ou sous les portiques, à côté des sphinx de granit rose : « Adoration à Toum qui se couche dans le pays de la vie. Salut à toi, père des dieux ! va rejoindre ta mère et cache-toi dans ses bras ! » Et cette déesse mère de Dieu, c'est le ciel de la nuit, c'est Hathor. Du sein de la nuit, des entrailles d'Hathor, s'élance le soleil levant, l'œil lumineux d'Horus. Il recommence sa course éternelle à travers l'étendue.

Chaque être s'écrie :
C'est lui ! c'est le jour !
C'est lui ! c'est la vie !
C'est lui ! c'est l'amour !

Le soleil ressuscité, voilà Horus ! Tant qu'il est demeuré dans les bras de la nuit, il s'appelait Osiris, le soleil nocturne, fils de Seb, c'est-à-dire fils de la Terre enveloppée dans les ténèbres. Il éclairait la demeure des morts. Sa légende est illustre, et par plusieurs points rappelle la légende du Maître tyrien Hiram.

Osiris régnait sur les mondes. Set, son frère, obscur et jaloux, l'attira dans un festin, lui demanda le mot de la vie, et, sur son refus, le tua. Il divisa le corps en vingt-six parties qu'il dispersa dans toutes les directions cardinales. Isis, femme et sœur d'Osiris s'élança à sa recherche. Echevelée et les seins meurtris, elle suivit les bords du Nil, demandant aux fleurs de lotus bleu ou était le corps du dieu trahi. Elle rassembla enfin les membres mutilés et les fit embaumer par Anubis, « le guide des chemins d'outre-tombe ».

Le dieu ressuscita comme Hiram ; mais il ressuscita sous la forme d'un radieux enfant, le bel Horus, à la fois époux et fils de la déesse. Horus immola Set, le meurtrier, et fit régner la justice dans les trois mondes.

Telle est la sainte légende maçonnique des Egyptiens. Osiris mort, c'est le soleil couchant ; c'est aussi l'homme décomposé par le trépas. Mais le soleil couchant se lève dans les lueurs frissonnantes de l'aube, et l'enfant

correspondance parut en 1904, au moment où une expédition anglaise, commandée par le colonel Younghusband, revenait de Lhassa avec un prétendu traité au bas duquel ne figurait aucune signature thibétaine. « Les Anglais rapportaient du Plateau thibétain un traité qui n'avait été signé que par leur chef seul, et qui n'était donc pour les Thibétains, ni un engagement, ni une obligation. L'intrusion anglaise à Lhassa ne pouvait avoir aucune influence sur le gouvernement thibétain, et moins encore sur la partie de la religion thibétaine qu'il faut considérer comme l'ancêtre de tous les dogmes, et moins encore sur le vivant symbole de la Tradition. »

Voici quelques détails sur le palais du Dalaï-Lama, où aucun étranger n'a jamais pénétré : « Ce palais n'est pas dans la ville de Lhassa, mais sur le sommet d'une colline isolée au milieu de la plaine, et située à environ un quart d'heure au nord de la ville. Il est comme entouré et enfermé dans un grand nombre de temples bâtis comme des dinh (pagodes confuciennes), où habitent les Lamas qui sont du service du Dalaï-Lama ; les pèlerins ne franchissent jamais l'entrée de ces dinh. L'espace qui est au centre de ces temples rangés en cercle les uns à côté des autres, est une grande cour presque toujours déserte, au milieu de laquelle se trouvent quatre temples, de formes différentes, mais rangés régulièrement en carré ; et au centre de ce carré est la demeure personnelle du Dalaï-Lama.

« Les quatre temples sont de grandes dimensions, mais pas très élevés, et sont bâtis à peu près sur le modèle des habitations des vices-rois ou des gouverneurs des grandes provinces de l'Empire Chinois ; ils sont occupés par les douze Lamas appelés Lamas-Namshans, qui forment le *conseil circulaire* du Dalaï-Lama. Les appartements intérieurs sont richement décorés, mais on n'y voit que les couleurs lamaïques, le jaune et le rouge ; ils sont partagés en plusieurs pièces dont les plus grandes sont les *salles de prières*. Mais, sauf de très rares exceptions, les douze Lamas-Namshans ne peuvent recevoir personne dans les appartements intérieurs ; leurs serviteurs mêmes demeurent dans les appartements *dits extérieurs*, parce que, de ces appartements, on ne peut apercevoir le palais central. Celui-ci occupe le milieu du second carré, et il est de tous côtés isolé des appartements des douze Lamas-Namshans ; il faut un appel spécial et personnel du Dalaï-Lama pour franchir ce dernier espace intérieur.

« Le palais du Dalaï-Lama ne se révèle aux yeux des habitants des appartements intérieurs que par un grand péristyle qui en fait tout le tour, comme dans tous les édifices du sud de l'Asie ; ce péristyle est soutenu par quatre rangs de colonnes, qui sont, du haut en bas, recouvertes d'or. Personne n'habite le rez-de-chaussée du palais, qui se compose seulement de vestibules, de salles de prières et d'escaliers gigantesques. Au devant du quadruple péristyle, le palais s'élève sur trois étages ; le premier étage est couleur de pierre, le second est rouge, le troisième est jaune. Par dessus le troisième étage, et en guise de toiture, s'élève une coupole tout à fait ronde et recouverte de lames d'or ; on voit ce dôme depuis Lhassa, et de très loin dans la vallée ; mais les temples intérieurs et extérieurs cachent la vue des étages. Seuls les douze Lamas-Namshans savent la distribution des étages du

mes FF.·., Apprentis, Compagnons et Maîtres, aimez les symboles de vos grades, étudiez leur sens profond, *leur secret intime*. Hiram, VV.·. MM.·., c'est la Liberté tuée par les tyrans, comme Osiris, c'est la Vérité tuée par les fanatiques. La Science a ressuscité Osiris, comme la Révolution a ressuscité Hiram. Le soleil de 1789 illumine notre Orient. Nous avons donné sa formule à la Révolution française : Liberté ! Egalité ! Fraternité ! ces trois sœurs républicaines sont sorties des Loges des Maçons. Apprentis, Compagnons et Maîtres ! nous avons un but, la délivrance du monde profane de toutes les ignorances et de toutes les servitudes. Saluons donc, au sein de cet Atelier qui s'honore de porter son nom, la grande figure symbolique d'Isis. Son sein superbe est ouvert aux fortunés Enfants de la Veuve. Vérité ! Liberté ! passion des âmes fières, amour des esprits virils ! Vous serez les présidentes de nos tenues ; et nous plaçons sous votre égide, au point géométrique où nous sommes réunis, à l'Or.·. du vieil Orléans, cette R.·. L.·. *Les Adeptes d'Isis-Montyon*, son rite, ses mystères et son temple : *Vivat ! Vivat ! Semper Vivat !*

JULES DOINEL.·.

LE DALAÏ-LAMA

Depuis quelque temps, des informations de source anglaise, donc évidemment intéressées, nous représentent le Thibet comme envahi par une armée chinoise, et le Dalaï-Lama fuyant devant cette invasion et s'apprêtant à demander secours au gouvernement des Indes pour rétablir son autorité menacée. Il est très compréhensible que les Anglais prétendent rattacher le Thibet à l'Inde, dont il est pourtant séparé par des obstacles naturels difficilement franchissables, et qu'ils cherchent un prétexte pour pénétrer dans l'Asie centrale, où personne ne pense à réclamer leur intervention. La vérité est que le Thibet est une province chinoise, que depuis des siècles il dépend administrativement de la Chine, et que par conséquent celle-ci n'a pas à le conquérir. Quant au Dalaï-Lama, il n'est pas et n'a jamais été un souverain temporel, et sa puissance spirituelle est hors de l'atteinte des envahisseurs, quels qu'ils soient, qui pourraient s'introduire dans la région thibétaine. Les nouvelles alarmantes que l'on s'efforce de répandre actuellement sont donc dénuées de tout fondement ; en réalité, il y a eu simplement quelques déprédations commises par une bande de pillards, mais, comme le fait est assez fréquent dans cette contrée, personne ne songe même à s'en inquiéter.

Nous profiterons de cette occasion pour répondre à certaines questions qui nous ont été posées au sujet du Dalaï-Lama ; mais, pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'émettre des affirmations douteuses et ne reposant sur aucune autorité, nous nous bornerons à reproduire les principaux passages d'une *Correspondance d'Extrême-Orient* publiée dans *La Voie* (nos 8 et 9). Cette

leur fait attacher une telle importance aux relations d'homme à homme, qu'ils en viennent, par des précautions ridicules, à suggérer dans l'imagination des fidèles des fautes qu'ils ne soupçonnaient pas. Les amitiés particulières sont un crime dans la Compagnie de Jésus; ils interdisent à leurs adeptes jusqu'à l'attouchement de la main d'un enfant. Bien plus, leurs prescriptions vont jusqu'à défendre de toucher des chats et des chiens. (*Regul. Comm.*, chap. XXXIV, pages 542 et 543.)

C'est pousser bien loin, avouez-le, la susceptibilité dévotieuse, et, si Jésus revenait dans cette Église qui se réclame de son nom, tout en violant ou déformant ses moindres enseignements, il ne manquerait pas de répéter à ses pasteurs pointilleux ce qu'il disait jadis aux Docteurs de la Loi : « *Pharisiens hypocrites ! vous êtes comme des sépulcres blanchis !* »

La confession, avec ses minuties irrationnelles, est un grand mal, mais la plus dangereuse, la plus terrible invention du papisme, est certainement le *Directeur de conscience*, stigmatisé dès le XVI[e] siècle, par un ami de François de Sales, le pieux Camus, évêque de Belley.

Le but des Jésuites, dit en substance ce noble prélat, a été de saisir, d'accaparer à leur profit l'individu tout entier : le former par l'éducation confiée au directeur, le dominer par la prédication, le gouverner dans ses moindres actes, encore et toujours par les conseils du directeur. Et, qu'on ne l'oublie pas, ces directeurs sont et ne peuvent être que des Jésuites. (Camus, *le Directeur Spirituel désintéressé.*)

Le motif de cet accaparement, de cette direction tant recherchés par l'Église Romaine ?

L'évêque de Belley n'hésite pas à mettre le fer dans la plaie, en découvrant la raison qui a porté les religieux papistes à convoiter de s'emparer de l'âme, de l'intelligence, du cœur des *femmes riches*, source d'abondance pour le clergé romain. Les femmes du peuple, pauvres en général, n'ont que faire d'un directeur ; la confession leur suffit. « *On ne vit jamais*, affirme « l'éminent prélat, *le zèle de ces bons Pères se porter si ardemment à la « direction de quelque pauvre dame qui n'ait pas le moyen de faire moisson- « ner des choses temporelles, en récompense de leurs semences spirituelles, « comme il se porte avec ferveur au gouvernement de quelque dame qui vit « dans l'opulence et leur laisse toucher* souvent *quelque partie des riches- « ses dont sa naissance lui a donné à profusion. Il semble à ces bons Pères « qu'une âme, pour être enchâssée dans un corps couvert de satin et de « pierreries, soit plus capable de la perfection que celle qui vit dans la pau- « vreté.* » (Camus, *ouvrage cité.*)

Vous le voyez : c'est la cupidité qui engendre et perpétue la *direction spirituelle* dans le papisme, et ce n'est qu'aux femmes fortunées que celle-ci est réservée, recommandée. Et les prêtres peuvent, doivent se permettre avec leurs pupilles, leurs pénitentes, les investigations les plus érotiques, car le directeur doit — disent les Conciles — poser des questions. Nous ne vous fatiguerons pas des cinq cents demandes de l'*Ordo interrogandi,* mais nous ne pouvons cependant éviter de mettre sous vos yeux quelques-unes de ces questions, prises au hasard du recueil. Voici donc, pour votre édification :

palais central, et ce qui s'y passe ; c'est à l'étage rouge, et au centre, que se tiennent les séances du conseil circulaire. L'ensemble de ces constructions est très grandiose et majestueux ; ceux qui ont l'autorisation d'y circuler sont tenus de garder le silence ». (Nguyèn V. Cang, *Le Palais du Dalaï-Lama*, n° 8, 15 novembre 1904).

Voici maintenant pour ce qui concerne le Dalaï-Lama lui-même : « Quant à la personne du Dalaï-Lama, que déjà l'on croyait voir (lors de l'intrusion anglaise) contrainte et polluée par des regards étrangers, il faut dire que cette crainte est naïve, et que, ni maintenant, ni plus tard, elle ne saurait être admise. *La personne du Dalaï-Lama ne se manifeste qu'à l'étage rouge du grand palais sacré, quand les douze Lamas-Namshans y sont réunis dans de certaines conditions, et sur l'ordre même de celui qui les régit. Il suffirait de la présence d'un autre homme, quel qu'il soit, pour que le Dalaï-Lama ne parût point ; et il y a plus qu'une impossibilité matérielle à profaner sa présence ; il ne peut être là où sont ses ennemis ou seulement des étrangers.* Le Pape de l'Orient, comme disent (fort improprement) les fidèles du Pape de l'Occident, n'est pas de ceux que l'on dépouille ou que l'on contraint, car il n'est sous le pouvoir ni sous le contrôle humain ; et *il est toujours le même,* aujourd'hui comme au jour assez lointain où il se révéla à ce Lama prophétique, que les Thibétains appellent Issa, et que les Chrétiens appellent Jésus ». (Nguyèn V. Cang, *Le Dalaï-Lama*, n° 9, 15 décembre 1904).

Ceci montre suffisamment que le Dalaï-Lama ne peut pas être en fuite, pas plus maintenant qu'au moment où ces lignes ont été écrites, et qu'il ne peut aucunement être question de le destituer ni de lui élire un successeur ; on voit également par là ce que valent les affirmations de certains voyageurs qui, ayant plus ou moins exploré le Thibet, prétendent avoir vu le Dalaï-Lama ; il n'y a pas lieu d'attribuer la moindre importance à de semblables récits. Nous n'ajouterons rien aux paroles que nous venons de citer, paroles qui émanent d'une source très autorisée ; on comprendra d'ailleurs que cette question n'est pas de celles qu'il convient de traiter publiquement sans réserves, mais nous avons pensé qu'il n'était ni inutile ni inopportun d'en dire ici quelques mots.

T PALINGÉNIUS.

COURS DE CONTROVERSE

QUATRIÈME LEÇON. — LE CHRIST-SAUVEUR N'A JAMAIS FAIT NI ORDONNÉ CE QUE PRESCRIT L'ÉGLISE ROMAINE.

Ce que nous reprochons à la Confession, ce que le Christ-Sauveur reprocherait aux prêtres romains et aux Jésuites en particulier, c'est de faire beaucoup de faux mystiques et jamais de vrais chrétiens. Et ceci est inévitable. L'éducation qu'ils ont reçue, dit avec raison M. Guy de Pierrefeux,

consultés pendant de longues années par leurs fidèles, sur de tels cas de conscience, ont poussé le religieux docteur à écrire un semblable traité.

Encore une fois, nous ne pouvons que nous écrier avec un moraliste chrétien, mais non romain : « *Pauvre Église, et surtout pauvre femme !* » car, pour les papistes de tous rangs et de toutes robes, la femme n'est qu'une femelle, obligée, chaque année, de donner son petit. Nous n'inventons rien : c'est, en deux lignes, le sens du Mandement du Cardinal-archevêque de Malines, lu, par son ordre, dans toutes les églises catholiques de Belgique, en 1909. — Nous ferons plus tard, dans cette Revue, l'analyse du Mandement en question. Il en vaut la peine.

Nous avons parlé de la femme et du confessionnal. Que ne pourrions-nous pas dire du père, du mari, des enfants attraits, contraints, torturés à l'officieux Tribunal de la Pénitence !

La conclusion de tout ce que nous avons avancé, c'est que la confession, d'autant plus dangereuse qu'elle a lieu en tête à tête, est une comédie *pseudo-mystique* qui laisse le vulgaire croupir d'autant plus dans l'ignorance, qu'il attache tout le mérite, non au sincère repentir du cœur, mais à la seule absolution du prêtre. L'Abbé Helsen qui a, durant près de vingt ans, rempli les fonctions sacerdotales dans l'Église romaine, s'exprime ainsi au sujet de la Confession : « *Les abus venant du confessionnal sont terribles ; il est indi-* « *gne que, dans ce tribunal qui a la prétention d'être juste et impartial, il se* « *trouve des conducteurs, les uns outrés, soit dans la rigueur, soit dans la* « *minutie ; les autres brutaux, jusqu'à condamner leurs pénitents, en anti-* « *cipant sur la décision du Juge des juges ; quelques-uns excessivement relâ-* « *chés ou indiscrets. Quoi ! l'Esprit de Dieu parlerait aussi bizarrement par* « *l'organe de tels ministres ! Telle ne fut jamais la prétention de Jésus, ni* « *des évêques de l'Église naissante, qui se chargèrent, eux-mêmes, de* « *leur mission avec toute la tendresse d'un père, et ne se firent seconder plus* « *tard que par des ministres éclairés et d'une morale à toute épreuve. Je n'ai* « *pas besoin de relever ici le tort que cette basse manie de destiner à un* « *poste éminent des hommes quelquefois aussi ignorants qu'impudents,* « *cause à notre Religion, ni de faire mention d'autres abus, tels que la cor-* « *ruption des pénitentes, la violation du sceau sacramental.* »

S. Jean Chrysostome avait donc bien raison, lorsqu'il disait aux chrétiens de son temps : « *Je vous exhorte, mes frères, je vous prie et vous supplie* « *de vous confesser vous-mêmes à Dieu ; ce n'est pas moi qui vous condui-* « *rai au milieu de vos semblables, pour vous contraindre à révéler vos péchés* « *aux hommes. Il vous suffit de déployer votre conscience devant Dieu ;* « *montrez-lui les plaies de votre âme et demandez-lui-en la guérison. Mon-* « *trez-les* à celui qui ne réprimande point, mais qui guérit. *Vous n'avez pas* « *même besoin de parler, parce qu'il connaît les choses les plus secrètes.* « *Dites seulement comme le péager de l'Évangile et votre âme sera guérie,* « *consolée, révivifiée* ». (S. Jean Chrysostome, Homélie V, *de Incomprehensibili Dei natura,* tome I, page 490.)

† Henry,
Evêque de Belgique.

(A suivre.)

Avez-vous adoré le Diable se cachant sous la forme d'un ange lumineux ? Avez-vous fait un pacte avec le Diable ? Avez-vous cru que ce soit un présage fâcheux de rencontrer un lièvre ? Vous êtes-vous servi de ligatures ou de caractères pour guérir les maladies ? Avez-vous fait un anneau quand on lit la Passion du Christ ? Vous êtes-vous servi d'herbes contre les démons ? Avez-vous cru que les femmes, la nuit, se changeaient en chattes ? Etes-vous allé aux bains avec des Juifs ? Avez-vous été fornicateur, adultère, sacrilège, incestueux, sodomite, etc... ? Où ? quand ? Combien de fois ? En quelles circonstances ? Avez-vous fait dire des messes ou réciter des psaumes pour faire mourir quelqu'un ?

Nous en passons beaucoup, évidemment. Tout l'*Ordo interrogandi* est dans ce genre et de cette force. Nous ne voulons pas aller plus loin sans attirer votre atention sur *ces messes dites, commandées, ces psaumes récités* POUR FAIRE MOURIR QUELQU'UN.

Ceci dépeint assez *la mentalité* du clergé romaniste, et nous ne croyons pas outrepasser la vérité, en déclarant que Jésus n'aurait jamais eu la pensée de faire servir la prière à une pareil usage.

Piètres théologiens ! malheureux prêtres ! pauvre Eglise ! quelle responsabilité vous amassez pour l'avenir !

Amis lecteurs, si vous tenez à vous renseigner davantage sur ces cas de conscience, sur ces péchés capitaux qu'il ne nous est pas possible d'exposer honnêtement, MÊME EN LATIN, lisez la *Summa Angelica* du Rév. P. Ange Chavasis, des Frères mineurs, les Ouvrages de Burchard, évêque de Worms, et surtout les *Collectiones practicæ in VI et IX Decalogi præceptum, necnon conjugatorum officia.* Vous y trouverez un cours complet de tous les genres de luxure et d'impudicités possibles et impossibles, et nous ne doutons pas que, après lecture, vous ne vous détourniez avec dégoût de cette Eglise qui viole — nous l'avons dit dans une précédente leçon — la sainteté de l'état de mariage et conduit jusqu'aux enfants dans la route fangeuse des vices honteux de la chair.

Un trappiste, le Rév. P. J. C. Debreyne, docteur en médecine, prêtre, et religieux de la Grande-Trappe (Orne), a excellé dans les recherches minutieuses de ces cas de conscience si délicats. Dans sa *Mœchialogie*, il tend, dit-il lui-même, à prendre l'homme par son côté charnel et animal, et, pour atteindre son but, il n'hésite pas — ce sont ses propres paroles — *à s'engager sur la voie sombre et méphitique de la mort, à dévoiler les infâmes mystères du monde impur pour ramener les jeunes lévites dans le chemin de la vertu et de la vérité.*

La tirade de ce moine est belle ! Le moyen qu'il emploie pour ramener les jeunes gens à la vertu est étrange : tous les chrétiens l'éviteront et le déconseilleront.

Nous vous ferons grâce, chers amis, des monstruosités décrites et développées en latin — *le français n'étant pas assez expressif* — par le trappiste prénommé.

Nous n'avons mentionné son ouvrage que pour mémoire, mais nous plaindrons avec vous, de tout cœur, le grand nombre d'ecclésiastiques qui,

Cette Pensée, ce germe est à l'état de chaos. Ce chaos va passer à l'existence par le Verbe Créateur, deuxième Filiité (qui demeurera dans le germe jusqu'à la fin des temps). Cette Filiité détermine dans le chaos une multitude innombrable de points (si l'on peut s'exprimer ainsi). Chacun de ces points a une tendance égoïste à se faire centre. Conséquence nécessaire : chaque centre est soumis à une double action : action de lui sur les autres tendant à les attirer, action des autres sur lui tendant à l'attirer. Il en résulte un mouvement circulaire sans fin. Valentin donne à ces trois forces les noms de crainte, chagrin et anxiété.

Cette anxiété, cette rotation serait éternelle, si la troisième Filiité, le Verbe Rédempteur, ne se manifestait (appelé par la supplication de Sophia, dit Valentin) (1).

« Cette troisième Filiité, dit Basilide, avec l'aide de l'Esprit s'élève vers « le Père, mais y parvient seule, abandonnant l'Esprit qui conserve la vertu « de la Filiité à laquelle il a été uni. »

(Il n'est pas difficile de comprendre cela, si l'on sait que Basilide considère Dieu en lui-même comme le Père, l'expansion de Dieu vers le monde comme le Fils, et l'attraction qui ramène le mode vers Dieu comme l'Esprit.)

La troisième Filiité transforme la crainte, le chagrin, l'anxiété et la supplication en essence psychique, essence de la matière, essence des démons et voie qui mène au repentir (Valentin) (2).

Valentin exprime la même doctrine sous la forme allégorique de la chute de Sophia (Ennoïa, Epinoïa).

(La première Sophia, Sophia Céleste, est la Nature Eternelle ; la seconde Sophia, son fruit, est le germe d'où sortira notre monde.)

Voici cette doctrine, résumée d'après ses disciples :

D'après l'Ecole Orientale, Sophia voit que seul le Père a procréé sans épouse. Elle veut l'imiter, et sans le secours de son conjoint forme la seconde Sophia. Tous les Eons du Plérôme prient le Père de lui venir en aide. Le Père ordonne à Noûs et Alêtheïa de la secourir. Ils émanent Christos et Pneuma, qui ont pour mission de parfaire la forme de l'Ektrôma. Puis

---

(1) « ... Un principe procédant sans cesse en avant, qui, ne trouvant rien « qui puisse le réfléchir et lui donner le sentiment de sa vie en le manifestant « à lui-même, est obligé de se recourber sur lui-même, mais ne trouvant non « plus en soi qu'un néant ténébreux, il en sort et y rentre sans cesse, constitue ainsi cette roue de désespoir et d'angoisse dont la rotation tourbillon- « neuse continue jusqu'à ce qu'un autre principe indépendant du premier « vienne lui présenter une lumière à la faveur de laquelle l'être puisse se « sentir, se voir et se comprendre. » Lodoïk, *la Voix qui crie dans le désert*, p. 20. Lodoïk appelle l'Espérance ce deuxième principe envoyé de Dieu.

(2) Ceux qui sont à même d'étudier la véritable tradition égyptienne pourront comparer ce qu'on y dit de Apap et de Kneph à ce que dit Basilide de la deuxième et de la troisième Filiités. Deux remarques seulement : Apap et Kneph sont donnés comme manifestations de l'Esprit ; la Gnose nomme parfois le Fils et l'Esprit les deux Eons Jumeaux.

NOTES SOMMAIRES SUR LE GNOSTICISME

(*Suite*)

LA NATURE (1)

Bien que l'on puisse considérer l'Absolu comme se manifestant en Etre et Non-Etre, actif et passif, on peut aussi l'envisager comme étant lui-même l'Etre par excellence, l'Activité essentielle, bien que potentielle. Toutes ses manifestations sont donc passives par rapport à lui ; c'est le point de vue sous lequel le considèrent les Gnostiques. Le premier est suivant א, בּ, שׁ, le second suivant —, ··, ∽.

Basilide nomme l'Absolu : « le Un qui n'est rien » et « le Père qui n'est point né ». C'est le « Père de toutes les Paternités » des écrits coptes, le Propator de Valentin.

D'après Basilide, le Père (l'Unité) manifeste sa Pensée (la Nature éternelle, la Dualité), dans laquelle il projette, émane, pour les développer, des germes contenant sa Volonté en puissance (multiplicité). Chaque germe constitue un Œuf du Monde, une Création, une Omnivers.

« Dès le Principe, dit Basilide, ce germe (2) a été établi par le Père qui « n'est point né ; il est susceptible d'un grand nombre de formes, et con- « tient en lui-même un grand nombre de substances. »

Un grand nombre de formes et de substances, et non pas toutes les formes et toutes les substances, car le Père n'a pas émis qu'un seul germe, autrement dit notre Omnivers n'est pas le seul que le Père ait émané, et vraisemblablement il se manifeste différemment dans les autres (3).

Mais nous ne pouvons avoir aucune idée de ces autres créations. « Lors- « que j'ai mis sous vos yeux la doctrine du germe dont est sorti le monde, dit « Basilide, si je dis ensuite que d'autres choses ont été créées, ne me de- « mandez pas d'où elles sont sorties. »

Nous n'avons donc à nous occuper que du nôtre. Voyons comment il va passer du non-être à l'existence.

D'après Basilide, ce germe, pensée divine, contient la Volonté divine en puissance. Cette volonté est réalisée par une Parole exprimant cette Pensée. « Dieu parla, dit-il, et tout fut fait. »

Cette Parole, ce Verbe, c'est le Fils de Dieu. Basilide va nous expliquer son action sous le nom de triple Filiité.

La première Filiité est la Parole par laquelle le Père projette le germe, sa Pensée. « La première Filiité, semée, émise avec le germe, revient du « fond de l'abîme avec la vitesse de la pensée vers le Père qui l'a émise ». C'est le Verbe Emanateur.

---

(1) On éclaircira la doctrine gnostique en la comparant avec la véritable doctrine théosophique, exposée par Jacob Bœhme ; ces deux doctrines ne diffèrent souvent que par la forme.

(2) Basilide considère en particulier le germe d'où est sortie notre création.

(3) Voir Edgard Poë, *Eurêka*, p. 175.

Voici le résumé de la doctrine gnostique au sujet de la Nature, Pensée, Sagesse divine, Epinoïa, Ennoïa, Sophia.

D'abord une remarque au sujet de ce mot : le nom de Σοφία, archéométriquement, est formé dans le Trigone de la Terre des Vivants, par la planétaire du sommet et les trois zodiacales. Le nom homologue dans le Triangle des Grandes Eaux est Brahma, le Créateur. Je n'insiste pas sur ces correspondances, engageant seulement les Gnostiques à méditer ce point.

Il y a deux Sophia : la Sophia Céleste et son fruit. La Sophia Céleste est la Nature éternelle, la Grande Pensée, Mariah, la Vierge de Lumière, Sagesse et Intelligence, déploiement de la puissance divine, miroir où se reflète la Très Sainte Trinité, Mûlaprakritî, premier voile de Parabrahm, les Grandes Eaux du ספר בראשית, Isis.

C'est la première extériorisation de Dieu, l'Unité, l'Actif ; c'est la Dualité, le Féminin, le Passif, l'Epouse

Du baiser permanent de l'Eternel et de son Epouse, Dieu et la Nature, Ishwara et Prakritî, l'Unité et la Dualité, naît la Multiplicité, l'ensemble de tous les germes, de toutes les créations.

La nôtre, considérée en particulier, est l'Œuf du Monde, la Sphère de מלכות, Sophia Achamoth, Ektrôma. C'est un germe déposé par le Père qui n'est point né dans le sein de la Pensée éternelle.

Cette seconde Sophia se développe d'une façon analogue à sa mère. Ce développement s'effectue par la puissance du Verbe, qui se manifeste triplement, indissolublement uni à la Vie : comme première Filiité (Verbe Emanateur), il dépose le germe dans le sein de la Nature ; comme deuxième Filiité (Verbe Créateur), il détermine dans ce germe les trois premières formes : la crainte, le chagrin et l'anxiété ; comme troisième Filiité (Verbe Rédempteur), appelé par les supplications de Sophia, il transforme en voie qui mène au repentir ces supplications (quatrième forme, double), et transforme les trois premières formes en essence de démons, essence de la matière, essence psychique (cinquième, sixième et septième formes).

Comme on peut déjà le voir, dans le Gnosticisme en général et dans Basilide en particulier, c'est la syzygie Logos-Zôè qui est le moteur universel, le centre de tout, sans qui rien ne pourrait être, mais qui n'est pas annihilée, ni absorbée, qui reste distincte de ce qu'elle anime. « Tout a été fait par Lui, « et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. En Lui est la Vie, et la « Vie est la Lumière des hommes, et la Lumière luit dans les Ténèbres, et « les Ténèbres ne l'ont point comprise ». (Saint Jean).

MERCURANUS.

(*A suivre.*)

le Père émane Hôros, la Limite, pour empêcher l'Ektrôma de rentrer dans le Plérôme. Christos et Pneuma rendent l'Ektrôma aussi parfait que tous les Eons.

Puis tous les Eons se rassemblent et offrent au Père le fruit commun de leur émanation, un Eon formé de ce qu'il y a de plus pur et de plus beau en eux : Jésus, la Fleur, l'Etoile du Plérôme, le Grand Pontife, le Sauveur.

La seconde Sophia est en proie à la crainte, au chagrin et à l'anxiété. Elle se plaint, et sa supplication est entendue du Plérôme, qui lui envoie Jésus pour époux. Le Sauveur apaise Sophia : de la supplication il fait la voie qui mène au repentir ; de l'anxiété, l'essence des démons ; du chagrin, l'essence de la matière ; de la crainte, l'essence psychique.

Ecole Italique (exposée par Jules Doinel dans son article sur la Gnose de Valentin).

Tous les Eons veulent connaître Bythos ; Monogénès seul le connaît. Il veut communiquer sa science, mais, sur le conseil de Bythos, Sigê l'en empêche. Sophia, la dernière émanation, désire ardemment s'unir à Bythos, et gravit les échelons qui l'en séparent, troublant ainsi le Plérôme. Sigê émane Hôros pour préserver Sophia de l'anéantissement, le faire rentrer dans les bornes de sa nature, et pacifier le Plérôme. Il ne peut y parvenir, et, pour l'aider, Noûs émane la syzygie Christos-Pneuma, qui pacifie le Plérôme.

Sophia est chassée du Plérôme. Sans le secours de son parhèdre, elle a enfanté Achamoth. Elle rentre dans le Plérôme, mais Achamoth reste dans le Kénôme ; Christos-Pneuma viennent lui donner une forme, puis rentrent dans le Plérôme.

Les douleurs de la première Sophia ont été l'essence éloignée de la matière ; les douleurs de la seconde Sophia sont l'essence prochaine de la matière.

Achamoth prie le Plérôme ; Christos-Pneuma ne viennent pas, mais envoient Jésus ; des anges lui sont adjoints. Sophia accourt vers le Sauveur, qui change en matière les passions de Sophia. Il en forme deux essences : l'une mauvaise provenant des souffrances, l'autre possible venant d'un mouvement de Sophia vers la lumière.

La Gnose donne à la seconde Sophia le nom de Sophia Ogdoade (les sept roues de la Nature et leur centre, ou les sept puissances dont la quatrième est dédoublée : supplication et voie du repentir).

Simon le Mage les nomme (1) : le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, l'Air, l'Eau, et Celui qui est (2).

---

(1) « .... l'Espace éthéré du Firmament, l'air humide, l'air sec, la lumière, « la chaleur, le froid, la terre ». (Sédir, *Cosmologie des Rose-Croix*).

(2) « ... Et les sept Esprits sont la Lumière du Père, et la Lumière est son Fils... »

« ... Il (le septième esprit) renferme les six autres, et les engendre à son tour » (Jacob Bœhme, cité par Sédir).

« La septième puissance, Celui qui est, est répandue dans toutes les autres » (Simon le Mage).

mentale dont le développement sera l'objet de cet ouvrage, et dont elle forme d'ailleurs l'épigraphe.

Nous examinerons successivement, dans cette étude, les 22 chapitres qui composent le *Tableau Naturel* ; certains ont cru que ces 22 chapitres correspondaient chacun avec un des arcanes majeurs du Tarot, mais ceci est inexact, du moins en partie, car quelques chapitres seulement sont dans ce cas ; il y a d'autres correspondances, qui seront d'ailleurs étudiées plus tard dans cette Revue.

I

Démontrer la nécessité de l'existence de Dieu, l'Etre des Etres, considéré comme Principe suprême, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les existences, source de toute vie et de toute puissance, le pivot et le centre d'où émanent et où aboutissent toutes les *vertus* (1) des Etres, tel est le problème capital qui se trouve résolu dès le début de l'ouvrage.

Ne pouvant connaître Dieu dans son essence, c'est en nous-mêmes et dans la Nature que nous devons d'abord le chercher. L'Homme trouve, dans ses propres facultés, de quoi s'élever jusqu'à la démonstration du Principe actif et invisible dont l'Univers reçoit l'existence et ses lois. En effet, les facultés intellectuelles au moyen desquelles chacun de nous peut produire une œuvre quelconque sont bien supérieures à leur résultat et en sont tout à fait indépendantes ; car cette œuvre aurait pu ne point recevoir l'existence sans que lesdites facultés aient subi la moindre altération, de même que si l'œuvre venait à périr. D'autre part, plus une œuvre renferme de perfections, plus elle en indique dans son principe générateur ; par analogie, on peut donc conclure que l'Univers est le résultat de puissances ou facultés supérieures, mais analogues, à celles qui se manifestent dans l'Homme pour la production de toutes ses œuvres ; l'Univers pourrait également cesser d'exister sans que ses facultés productrices perdent rien de leur puissance, qui serait alors la puissance potentielle.

Indépendamment des facultés créatrices universelles de la Nature sensible, il existe encore, hors de l'Homme, des facultés intellectuelles qui produisent en lui ses pensées en réagissant sur les idées *qu'il contient toutes en germe*. L'Homme est donc passif dans ses idées, mais il lui reste toujours le privilège de les adopter ou de les rejeter après les avoir examinées, privilège dérivant de l'usage de la liberté ; cette liberté peut être considérée sous deux faces : comme principe et comme effet. Considérée comme principe, c'est la vraie source de nos déterminations ; c'est la faculté qui est en nous de suivre la loi ou de nous y opposer. Considérée comme effet, la liberté se dirige uniquement d'après la loi donnée à notre nature intellectuelle ; sous

(1) Le mot *vertus*, qu'on trouve très souvent souligné dans l'ouvrage, signifie *propriétés* ; il peut aussi signifier substances, mais toujours relativement aux propriétés et manifestations de ces substances. (Voy. *Corresp.*, pp. 273, 281).

COMMENTAIRES SUR LE TABLEAU NATUREL DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN (1)

De tous les ouvrages du Philosophe Inconnu, le *Tableau Naturel* est certainement le chef-d'œuvre. Cet admirable travail, d'une importance considérable, n'est guère connu cependant que de nom. Une telle œuvre, il est vrai, n'est pas faite pour la foule des lecteurs hâtifs et plus ou moins superficiels ; de plus, sa lecture exige une certaine prédisposition d'esprit pour être bien comprise, et beaucoup d'endroits sont recouverts à dessein d'une certaine obscurité qui éloigne au premier abord ceux qui ne sont point familiarisés avec les études mystiques quelque peu abstraites. C'est pourquoi nous croyons utile d'en entreprendre un commentaire pour en faciliter l'accès. Mais l'homme de désir seul y trouvera matière à de fructueuses méditations qui lui donneront la clef de la constitution des Etres et des rapports qui les unissent ; cette clef, c'est en nous-mêmes que nous devons la chercher, car il ne faut pas oublier que l'homme est un Microcosme et qu'il contient en lui le résumé de l'Univers (2).

Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses, contrairement à ce que l'on cherche à faire le plus souvent, telle est l'idée fonda-

---

(1) *Tableau Naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*. Edimbourg, 1762, 2 vol. in-8. Nouvelle édit., Paris, 1900, un vol. in-8. — A la deuxième page du tome I, on lit la note suivante : « Sur les marges du manuscrit de cet ouvrage, que nous tenons d'une personne inconnue, il existait un grand nombre d'additions d'une écriture différente. Ayant observé que non seulement ces additions ne liaient point le discours, mais que quelquefois même elles en interrompaient le fil ; que d'ailleurs elles étaient d'un genre particulier qui semble différer de celui de l'ouvrage, nous avons cru devoir les désigner par des guillemets placés au commencement et à la fin des différents morceaux de ce genre : en sorte que s'ils ne sont point de l'auteur, et qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il aurait confié son manuscrit, chacun puisse facilement les discerner. » Or, étant donné l'importance de ces notes, qui occupent une bonne partie de l'ouvrage, il est bon de dire ici, pour ceux qui ne sont pas au courant du fait, que Saint-Martin lui-même déclara au baron Kirchberger de Liébistorf que les additions en question étaient bien de lui ; l'éditeur, dit-il , crut n'y pas voir assez de cohérence avec le reste de l'ouvrage pour ne pas prévenir sur cela les inquiétudes que les lecteurs pourraient avoir ; je l'ai laissé faire. (*Corresp. de St-Martin avec Kirchberger*. Paris, 1862, p. 273.)

(2) Voir *L'Esprit des Choses*, par le Phil... Inc...

Martin. Voici en effet, mis en parallèle, les passages correspondants des deux auteurs, dans lesquels nous avons souligné les phrases et les mots caractéristiques qui leur sont communs :

Pasteurs des âmes, qui avez égaré vos *brebis* au lieu de les conduire dans les *pâturages;* pasteurs des âmes, qui les avez fait dévorer par le lion féroce, ou qui les avez transformées vous-mêmes en loups carnassiers ;

Savants de la terre, qui avez été trop sensibles aux amorces de la fausse lumière, pour l'être aux charmes attrayants des vrais trésors que Dieu déposa dans l'âme humaine ;

Riches du monde, qui avez détourné vos yeux du pauvre, et qui avez tant frémi de lui ressembler, parce que, ne sachant pas faire l'aumône sans orgueil, vous n'auriez pas su la recevoir sans humiliation ;

Venez apprendre ici votre destinée, car les germes *corrompus* que vous avez semés en vous ont pénétré jusqu'à la terre vierge ; voilà pourquoi leurs fruits seront si amers.

Le vieillard est saisi par l'esprit et porté dans les *lieux souterrains.* Une salle immense se présente à sa vue ; elle est superbement ornée.

Des *ministres de l'Eglise,* des *grands,* une nombreuse *troupe d'hommes et de femmes* sont assis tout autour, et sont *vêtus de robes couvertes d'or et de pierreries.*

. . . .

Ils roulèrent dans les abîmes, rentrèrent dans la poussière des mondes inférieurs, virent tout à coup la Terre comme un *lieu souterrain* dont le spectacle leur fut éclairé par la lumière qu'ils rapportaient en leur âme et qui les environnait encore d'un nuage où se répétait vaguement les harmonies du ciel en se dissipant. *Ce spectacle* était celui qui frappa jadis les yeux intérieurs des Prophètes.

Ministres des religions diverses, toutes prétendues vraies, Rois, tous consacrés par la Force et par la Terreur, Guerriers et *Grands* se partageant mutuellement les Peuples, *Savants* et *Riches* au-dessus d'une foule bruyante et souffrante qu'ils broyaient bruyamment sous leurs pieds ; tous étaient *accompa-*

ce point de vue, où l'Homme ne s'écarte jamais de sa loi, tous ses actes sont l'effet de cette loi qui le guide, et c'est alors seulement qu'il est vraiment libre, n'étant jamais détourné par aucune impulsion étrangère de ce qui convient à son Etre.

« Quant à l'Etre principe, à cette force pensante universelle, supérieure à l'Homme, de laquelle nous ne pouvons pas surmonter ni éviter l'action, et dont l'existence est démontrée par l'état passif où nous sommes envers elle relativement à nos pensées, ce dernier Principe a aussi une liberté qui diffère essentiellement de celle des autres Etres ; car, étant lui-même sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter et sa liberté n'est exposée à aucune entrave ou impulsion étrangère. Ainsi, il n'a pas cette faculté funeste par laquelle l'Homme peut agir contre le but même de son existence. Ce qui démontre la supériorité de ce Principe universel et créateur de toute loi, cet Etre nécessaire à tous les autres Etres, celui que les hommes appellent généralement DIEU. »

MARNÈS, S∴ I∴

BALZAC ET SAINT-MARTIN

On a souvent remarqué que certaines des œuvres de Balzac, surtout *Louis Lambert* et *Séraphita*, sont pleines d'un ésotérisme parfois très profond ; on peut citer aussi, à ce point de vue, *La Peau de chagrin*, *Ursule Mirouet*, *La Recherche de l'Absolu*, et d'autres encore. Ceci s'explique aisément, si l'on sait, et c'est un fait assez généralement connu maintenant, que Balzac était Martiniste ; il a même, dans *les Proscrits*, indiqué très nettement la filiation de l'initiation qu'il avait reçue : « La théologie mystique embrassait l'ensemble des révélations divines et l'explication des mystères. Cette branche de l'ancienne théologie est restée secrètement en honneur parmi nous. *Jacob Bœhm, Swedenborg, Martinez Pasqualis, Saint-Martin, Molinos, Mesdames Guyon, Bourignon et Krudener, la grande secte des Extatiques, celle des Illuminés*, ont, à diverses époques, dignement conservé les doctrines de cette science, dont le but a quelque chose d'effrayant et de gigantesque. Aujourd'hui comme autrefois, il s'agit de donner à l'homme des ailes pour pénétrer dans le sanctuaire où Dieu se cache à nos regards. » (*Les Proscrits*, Edit. du Centenaire, pp. 151-152.)

Il y a aussi une allusion à Saint-Martin dans *Louis Lambert* : « A cette époque, MM. de Saint-Martin, Gence, et quelques autres écrivains français, à moitié allemands, étaient presque les seules personnes qui, dans l'empire français, connurent le nom de Swedenborg. » (*Louis Lambert*, Edit. du Centenaire, p. 8.)

Mais un autre fait assez curieux et peu connu, c'est que, dans *Séraphita*, œuvre surtout inspirée de Swedenborg, il y a vers la fin une page qui est la reproduction presque textuelle d'une page de *L'Homme de Désir* de Saint-

gnés de leurs serviteurs et de leurs femmes, tous étaient *vêtus de robes d'or*, d'argent, d'azur, *couverts de perles, de pierreries* arrachées aux entrailles de la Terre, dérobées au fond des Mers, et pour lesquelles l'Humanité s'était pendant longtemps employée, en suant et blasphémant. Mais ces richesses et ces splendeurs construites de sang furent comme de vieux haillons aux yeux des deux Proscrits.

Que faites-vous ainsi rangés et immobiles?... Ils ne répondent point.

— *Que faites-vous ainsi rangés et immobiles ?* leur cria Wilfrid. *Ils ne répondirent pas.*

Que faites-vous ainsi rangés et immobiles?... Ils remuent la tête d'un air triste et *ne répondent point.*

— *Que faites-vous ainsi rangés et immobiles? Ils ne répondirent pas.*

Que faites-vous ainsi rangés et immobiles ?... Ils ne répondent point; mais *tous d'un mouvement unanime entr'ouvrent leur robe, et laissent voir des corps rongés de vers et d'ulcères.*

Wilfrid leur imposa les mains en leur criant : — *Que faites-vous ainsi rangés et immobiles? Par un mouvement unanime, tous ent'rouvrirent leur robe et laissèrent voir des corps rongés par des vers, corrompus,* pulvérisés, travaillés par d'horribles maladies.

L'horreur de *ce spectacle* effraie le vieillard ; l'odeur infecte de ces *plaies* le suffoque ; l'esprit le laisse baigné de pleurs, et lui ordonne d'*avertir ceux de ses frères* qui sont encore dans la maison de leur père.

(Saint-Martin, *L'Homme de Désir*, § 83.)

— Vous conduisez les nations à la mort, leur dit Wilfrid. Vous avez adultéré la terre, dénaturé la parole, prostitué la justice. Après avoir mangé l'herbe des *pâturages*, vous tuez maintenant les *brebis ?* Vous croyez-vous justifiés en montrant vos *plaies?* Je vais *avertir ceux de mes frères* qui peuvent encore entendre la voix, afin qu'ils puissent aller s'abreuver aux sources que vous avez cachées.

(Balzac, *Séraphita*, Edit. du Centenaire, pp. 337-338.)

Comme *Séraphita* ne date que de 1835, tandis que la première édition de *L'Homme de Désir* est de 1790, l'emprunt est évident de la part de Balzac ; il est bien certain que ce ne peut pas être un effet du hasard, et que c'est trop précis pour être une réminiscence plus ou moins inconsciente, et d'autre

part il serait ridicule d'accuser Balzac de plagiat en cette circonstance. Nous pensons qu'il est préférable d'admettre que Balzac, qui n'éprouvait aucun scrupule à citer Swedenborg, voulait au contraire ne pas montrer d'une façon trop ostensible ce qu'il devait à Saint-Martin, à qui il se rattachait beaucoup plus directement ; s'il ne l'a pas cité ici, ou plutôt s'il l'a cité sans le nommer, ce doit donc être pour des raisons de pure discrétion, qu'il est d'ailleurs facile de comprendre.

P.

AVIS

Synésius, Patriarche de l'Eglise Gnostique de France, évêque élu et consacré de Paris et Montségur, tient à déclarer ici, pour couper court à certaines insinuations tendant à le faire passer pour l'inspirateur de cette Revue, qu'il ne fait à aucun titre partie de la Direction ni du Comité de Rédaction ; il n'entend donc assumer aucune autre responsabilité que celle de ses propres articles, conformément à ce qui, d'ailleurs, est stipulé à la première page de la Revue.

† Synésius.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la communication suivante, que nous pensons susceptible d'intéresser nos lecteurs :

A la huitième page de la traduction des *Philosophumena* publiée par *La Gnose*, j'ai remarqué un passage concernant *la fève* et le conseil que Pythagore donnait à ses disciples de s'en abstenir. Or, aujourd'hui, lisant au mot *Pitagora* la *Nuova Enciclopedia Italiana*, par Gerolamo Boccardo (xviie vol., p. 745) Torino, 1884, je trouve parmi les conseils du Maître : « *Abstiens-toi des fèves* (κυάμων ἀπέχεσθαι), c'est-à-dire évite les affaires publiques (les anciens votaient avec des petites pierres ou des fèves). » J'ai pensé que cette interprétation, différente de celle des *Philosophumena*, méritait d'être signalée.

P. M.

ERRATA DU NUMÉRO 4.

Page 69, ligne 29, lire קדמון, au lieu de קדמוך,
Page 73, ligne 27, lire *le nôtre,* au lieu de *la nôtre.*
Page 75, ligne 39, ajouter une virgule après *hémisphère,*
Page 76, ligne 16, ajouter une virgule après *jours,*

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.